

REPORTAGE

Visite au Centre d'art de Lucas Karrvaz

À Alcalá del Júcar, entre Albacete et Valence, s'est ouverte en août 2006 une résidence d'artistes pionnière, l'Instituto rural de arte Hoz del Júcar. Pionnière, car première du genre en Espagne. Pionnière aussi grâce à son cadre spectaculaire, un complexe semi-troglodytique dans les gorges du Júcar. Pionnière enfin par sa libéralité : elle offre jusqu'à six mois de bourse aux artistes de toute nationalité, quelle que soit leur discipline, pour développer leur projet, sans contrepartie. Fondée par un sculpteur de ferraille, Lucas Karrvaz, cette résidence est l'une des 22 au monde accréditées par l'Unesco. En un an, « Le Centre », comme on l'appelle ici, a accueilli 34 artistes de 21 pays. Visite guidée. [article rédigé à l'automne 2007]

Textes et photos : Gilles Brige

Mardi 14 août 2007, 10h. Casas del Cerro, un hameau d'Alcalá del Júcar. Nous sommes dans La Manchuela, « La petite Manche », entre Albacete et Valence, en Espagne. A une heure de la côte levantine, à l'écart des routes touristiques, en pays *manchego*. Un pays de terre rouge et de *cerros*, ces collines rocailleuses où seuls s'obstinent à pousser le chêne (pédonculé ?) et un thym parfumé. Un pays de vigne, d'olivier et d'hommes rudes. Depuis Casas del Cerro, nous surplombons les gorges du Júcar, saignée ouest-est dans la Meseta, le plateau central espagnol. Au fond du canyon, serpente le Júcar, fleuve émeraude aux eaux traîtres (?). En face, le village blanc d'Alcalá monte à l'assaut de sa Peña, l'éperon rocheux que dominent les vestiges d'un château d'origine mauresque.

— « *Vous connaissez l'Institut rural des gorges du Júcar ?* » La passant marque le pas, indécis. « ... *le centre d'art de Lucas Karrvaz ? Le sculpteur de fer ?* » Son visage s'éclaire. — « *Je crois que c'est par là, en bas de la rue...* » Peut-être le nom de Carrión aurait-il été plus parlant. Lucas Carrión Vázquez, pour l'état civil. Son père était d'ici, son oncle tenait une forge à Casas del Cerro. C'est dans cette forge que Lucas a créé son premier *Don Quichotte*, à l'âge de 14 ans. D'ailleurs, une statue en fer en hommage aux forgerons *manchegos* signée Laureano Carrión orne la placette du hameau. Le cousin de Lucas. Karrvaz, le nom d'artiste de notre sculpteur, est né lors de sa bohème parisienne, dans les années 70. Un artiste du collectif Le Clichy, le peintre polonais Rischard Piezga, l'avait orthographié avec un K sur un carton d'exposition. Le K est resté. Notre passant devrait connaître... Quand même, il y a les sculptures de Karrvaz, tout autour du château d'Alcalá, en face... Et tous ces artistes qui vont et viennent dans un hameau de 240 habitants, ça ne doit pas passer inaperçu... Il faut dire que pour descendre au village, à Alcalá, ils ne traversent pas Casas. Ils dévalent un chemin de chèvre jusqu'au Júcar. Vu d'en haut, l'Instituto rural de arte Hoz del Júcar – « Le Centre », comme on l'appelle ici – se fait discret. Style base secrète de la CIA dans les Rocheuses, l'hospitalité en plus. Seul le visiteur averti est à même de deviner, dans ces façades et ces terrasses ocre, fondues à la roche, un complexe semi-enterré de 6.000

mètres carrés. Une résidence d'artistes, la première du genre en Espagne, fondée par Lucas Karrvaz, il y a un peu plus d'un an.

Sculpture vivante

Lucas Karrvaz est un sculpteur de métal qui a mis longtemps à percer dans le monde de l'art, en dépit d'un style très personnel. Bien que son projet pour le mémorial du 11-S ait été retenu parmi 50 finalistes sur 13.800 en 2004 et que le Moma, le Museum of Modern Art de New York, se soit intéressé à son œuvre, il garde la sensibilité à vif des autodidactes qui ont souffert du snobisme endémique de ce milieu. *Escultura viva*, « sculpture vivante ». C'est comme ça qu'il appelle ses statues de métal, faites de ferraille tordue et soudée à laquelle il insuffle une deuxième vie. De cette matière recyclée, il tire des personnages à la force et à l'expressivité saisissantes.

El Quijote encore, en chevalier errant. Un charretier. Un bûcheron. Un coureur de fond. Le costaud du village défiant cinq hommes au tir à la corde. Une femme nue lisant, inspirée par la *Vénus au miroir* de Velázquez (Prado), l'un des ses maîtres spirituels. Des hommes implorants, mains tendues vers le ciel, visage déformé par l'angoisse. Toute une galerie de personnages dignes, joyeux, forts, alanguis, désespérés... Album photo de l'Espagne d'hier et d'aujourd'hui avec son petit peuple, ses notables et ses héros. Plus quelques coupures de presse : le meurtre de Miguel Angel Blanco par l'ETA, l'ouragan Mitch, la vache folle, les mines antipersonnel, le 11-S, le 11-M... Parmi les œuvres de Karrvaz les plus connues, il faut citer les séries sculptées *Prétechnologie* et *Opéra* dans les jardins du Turia, à Valence. Elles se posent en contrepoint figuratif aux lignes futuristes de la Cité des arts et des sciences, l'œuvre la plus connue de l'architecte Santiago Calatrava, auquel la France doit le pont de l'Europe à Orléans et la gare TGV Lyon Saint-Exupéry.

Lucas Karrvaz conçoit la vie et la sculpture comme une lutte. Il est né il y a cinquante-six ans à Torrebaja, un village du Rincón de Ademuz, dans les montagnes de Valence, aux confins de la Castille et de l'Aragon. Là où, dit-on, se sont unis les royaumes d'Espagne en 1412. Sculpte depuis vingt ans dans son atelier-studio de La Malvarrosa, un palais moderniste du XVIIIe siècle sur la plage de Valence, à deux pas de la maison-musée de l'écrivain Vicente Blasco Ibáñez, l'auteur des *Quatre cavaliers de l'Apocalypse*. Ces trois dernières années, Karrvaz a passé le plus clair de son temps au Centre, à Alcalá. Le goût de l'effort, du sacrifice et de la solitude, dans cette ingrate marche vers la reconnaissance, a forgé chez lui une vision de l'art combative. C'est là que prend source le projet du Centre.

Magdalena et Lucas

— « ; Holà ! Alguien ? » Du mouvement dans la cuisine, mais en guise de sculpteur bourru, c'est une blondinette qui sort sur la terrasse, l'œil bleu, tout sourire. Elle s'appelle Magdalena Giesek, elle est polonaise, peintre, en résidence, elle va nous mener à Lucas, il doit être dans son bureau.

En effet, Lucas est à l'ordinateur, entre des piles de dossiers et des étagères croulant sous les livres. Mélange de QG directorial et de chambre d'artiste, son antre est envahi par un désordre organisé, symptomatique d'un bourreau de travail qui mène de front mille projets. Barbe blanche, cheveu en bataille, poigne franche, Lucas a un abord rude, vite démenti par un geste accueillant. Son physique brut, taillé dans la masse, aurait fait le bonheur d'un Rodin, une autre de ses idoles, dont il hantait le musée de l'hôtel Biron à son époque parisienne. Des bras comme des cuisses, un torse de catcheur mâtinés de retenue. Celle d'un solitaire, plus accoutumé à marteler et à tordre le métal dans son atelier de La Malvarrosa qu'à faire assaut de mondanités dans les vernissages. Un ours. Mais un ours attentionné. Une espèce d'Hemingway catalano-mancheño, qui aurait choisi d'exprimer son humanité avec le marteau, la pince et le fer à souder.

Atelier de sculpture

En guise de préambule, Lucas nous emmène à l'atelier de sculpture, à l'entrée du complexe, Magdalena sur les talons. — « *Aujourd'hui, le Centre est calme* », confie-t-il chemin faisant. « *Nous attendons une équipe de tournage colombienne de vingt-trois personnes, retardée pour des problèmes de visa. Les seuls résidents sont Magdalena et un peintre africain, Samuel, nous le verrons tout à l'heure...* »

L'atelier est désert. Au milieu d'un bric-à-brac d'établis, de bâches et de pots de peinture, trônent trois fauteuils aux couleurs vives. Des œuvres de Lucas revisitées par Magdalena. — « *J'ai trouvé les pièces dans une casse. J'ignore à quoi elles pouvaient bien servir, mais l'idée de les convertir en fauteuils me plaisait...* » L'atelier de sculpture est un peu le centre névralgique de l'Institut rural d'art Hoz del Júcar, le germe de la résidence d'artistes. « *Un peintre peut descendre ses palettes dans la rue. Nous autres, sculpteurs, avons besoin de machines, d'outils et d'un local où nous puissions faire du bruit et de la poussière. Tout le monde ne peut pas se le permettre, lorsqu'on débute ou qu'on ne s'y consacre pas à part entière...* »

— « *Ici, c'est le coin des tailleurs de pierre, à cause de la poussière...* » Nous sommes sur la terrasse de l'atelier – on devrait plutôt parler d'une corniche, mais une corniche avec une vue seigneuriale. Une dalle en ciment tout en longueur, adossée à la falaise, qui se perd dans une anfractuosité. Côté paroi, un escalier en tôle retient à grand-peine un enchevêtrement de ferraille rouillée où surnagent une poutrelle, une carcasse d'outil agricole, un sommier métallique, des brouettes. La matière première de Lucas, trouvée dans les *desguaces*, les casses, ou *el campo*, les champs — par ici, on se débarrasse volontiers de ses encombrants dans le premier *barranco*, la première ravine venue. « *J'aime l'idée de donner une seconde chance à un matériau qui a accompli sa mission.* »

Feu d'artifice

Entre-temps, Magdalena s'est éclipsée – c'est son dernier jour ici, elle a fort à faire. — « *Repasse tout à l'heure, on prendra un café !* » Nous retournons vers la résidence. — « *D'ici, on a la plus belle vue sur Alcalá, le castillo, la plaza de toros... Et surtout, une vue exceptionnelle sur le feu d'artifice : on le voit d'au-dessus et non d'en dessous, comme d'habitude. La semaine dernière, nous étions toute une assemblée, en bas, sur la terrasse...* »

Il est vrai que du Centre, la vue sur Alcalá est spectaculaire. De ce versant du canyon, on voit distinctement le Júcar dessiner une boucle au pied de la Peña. Là-haut, le fortin d'origine almohade (XIIe siècle) qui a donné son nom au village (*al kala*, « le château », en arabe). A droite, les arènes en forme de nef, installées dans un ancien cirque romain en pisé. Depuis sa reconversion dans le tourisme rural, Alcalá offre six cents lits pour sept cents habitants. Il faut voir le pont romain, douane médiévale sur le chemin royal de Castille au Levant, l'église San Andrés, avec sa façade néoclassique, emprunter le dédale de ruelles jusqu'au château. En chemin, faire un crochet par les *Cuevas del Diablo*, les « grottes du Diable ». Un bar, tout au bout d'une galerie creusée de main d'homme à travers le rocher, avec terrasse surplombant le vide. Et surtout, un temple du kitsch à la gloire de leur fondateur moustachu, El Diablo. Quant au Castillo, dont ne subsiste qu'un donjon pentagonal d'époque chrétienne, flanqué d'une paire de tourelles rondes et de courtines crénelées, il accueille une exposition permanente de sculptures de Lucas Karrvaz, dont se détachent la série des *Quatre saisons* et la poignante *Désolation* [voir encadré]. A la descente, une baignade à la *playeta*, la plage miniature du village, s'impose.

La semaine dernière, c'étaient les fêtes d'Alcalá qui commençaient, en l'honneur de San Lorenzo, patron du village. L'événement qu'on attend toute l'année ici, comme dans tout *pueblo manchego* qui se respecte. La *coronación*, couronnement de la reine et des dames d'honneur choisies parmi les *quintas*, les jeunes filles de 18 ans. Les concours de *frontenis*, de

pelota a mano, de *voley playa*, de pétanque, de pêche. Les corridas à la *plaza de toros*. Les *cangrejos fritos*, friture d'écrevisses américaines cramoisies, en terrasse. Le marché et la *Churreria Morena* dans la *rambla*. La *verbena*, bal populaire, tous les soirs. La descente contre la montre en brouette dans les rues escarpées. Et les messes, et les processions. Le 9 août au soir, veille de la San Lorenzo, on va chercher le saint – sa statue – en grande pompe à l'*ermita*, la chapelle, à trois kilomètres de là. La *Banda de cornetas y tambores*, la fanfare d'Alcalá, en tête, suivie des *quintas* en robe de soirée, des « autorités » et des fidèles endimanchés. On ramène *el santo* à l'église paroissiale San Andrés pour la durée des fêtes. Au milieu du pont romain, le cortège fait halte à la croix. On tire alors en l'honneur de Lorenzo un feu d'artifice, grande spécialité valencienne.

Alcalá, les fêtes, les gorges du Júcar... tout ça fait partie intégrante du projet de l'Institut. Ces paysages grandioses sont censés éveiller la créativité. La référence de Lucas, ce sont les résidences d'artistes américaines, toujours installées dans des lieux idylliques, mais où il faut réserver des années à l'avance, et laisser une œuvre en paiement. À Casas del Cerro, pas de liste d'attente interminable ni de contrepartie. — « *Et si un artiste ne trouve pas l'inspiration ici, qu'il change d'activité !* »

Tertulia

La résidence d'artiste telle que la conçoit Lucas est un mélange d'atelier, de retraite monastique et de maison-bleue-accrochée-à-la-colline. Un vieux rêve dont l'Instituto rural de arte Hoz del Júcar est le troisième avatar. L'idée remonte à ses années de squat à Clichy, avec ses amis artistes, lorsqu'il troquait ses services dans une serrurerie contre le droit d'utiliser l'atelier sur son temps libre. — « *J'ai toujours rêvé de créer un lieu où les artistes pourraient travailler, vivre ensemble...* » Sa première tentative, dans un tramway désaffecté sur la Cantera de El Puig, dans les hauteurs de Valence, a tourné court. « *Nous retrouvions les portes fracturées au matin, puis ils ont taillé dans la montagne pour tracer l'autoroute...* » La deuxième, dans son village natal de Torrebaja, devait avoir pour cadre une *posada* du XVIIIe, une auberge, que Lucas voyait réhabilitée en *Posada del Arte*. « *Je l'ai achetée et donnée à la mairie pour qu'ils la restaurent. Après quelques années sans rien en faire, ils l'ont vendue à une entreprise. Je devrais demander qu'on me nomme officiellement Idiot du village...* »

Pour sa troisième tentative, Lucas a choisi le village natal de son père, celui qui l'a vu créer son premier *Quijote* : Alcalá del Júcar, plus précisément Casas del Cerro. — « *J'ai acheté ces casas cueva [maisons troglodytes] en 1999 pour les réhabiliter et y installer un atelier de week-end. Devant ce cadre, je me suis dit que je ne pouvais pas garder ça pour moi seul. On me demandait de donner des cours...* » C'est comme ça que Le Centre d'art est né. Lucas en a dessiné lui-même les installations. L'Institut rural d'art des gorges du Júcar repose sur quatre piliers : Créativité, Formation, Tourisme et Loisir, dit la plaquette. « *Ici, pas de cours magistraux* », martèle Lucas, « *ni notes, ni évaluation. Chaque résident est son propre élève et professeur, et celui des autres.* » L'art comme langage universel, mes frères. « *Les résidents agissent comme des vases communicants* », peut-on lire sur le site Internet du Centre : « *ce que chacun apporte enrichit les autres et contribue à réaffirmer ses propres convictions. Ils viennent s'isoler du monde dans un lieu propice à la création, se libérer du temps pour créer, loin de la routine quotidienne, échanger leurs expériences et inquiétudes artistiques avec des confrères d'autres cultures, réaliser un projet, expérimenter de nouvelles techniques, préparer une exposition, écrire un livre ou un scénario...* »

Tout ça, bien sûr, de façon informelle et détendue. Le soir, on se retrouve pour une *tertulia*, l'une de ces discussions typiquement espagnoles, où l'on parle de tout et de rien en terrasse d'un bar, autour d'une *horchata*, le sirop d'orgeat typique de Valence, ou d'un *bombón con hielo*, un café frappé au lait concentré, servi dans une tasse à café accompagnée d'un verre où glisse un cube de glace format iceberg, pour le mélange. Le paysage « *d'une*

incomparable beauté » est censé « *relaxer, stimuler les sens et élargir la vision spatiale, éveiller l'imagination et développer la créativité* ».

C'est sans doute pourquoi l'on trouve au programme, parmi les cours dispensés par Lucas (il y en a quand même) — « Modeler dans l'espace », « Forge et soudure » ou « Cuisson de l'émail » — un atelier « Artethérapie antistress », qui promet de vous faire découvrir « *l'effet relaxant de l'art* ». « *À l'intérieur d'une grotte, isolés du monde, nous cherchons en notre for intérieur des formes d'expression venues de l'esprit, qui s'expriment à travers nos mains et transforment le matériau en art. La qualité artistique dépend de la créativité de chacun, mais la relaxation est garantie.* » Par ailleurs, le Centre compte éditer tous les ans un mémoire pour rendre compte du travail des résidents. Ceux qui auront « *mené leur projet créatif avec un comportement exemplaire* », « *laissé une trace* », pourront, sur proposition du maître des lieux, devenir ambassadeurs de l'Institut « *dans leur pays, région ville d'origine ou milieu d'influence* ». Leur rôle : conseiller et cautionner les candidats, en échange d'un statut de boursier à vie. Les heureux élus sont déjà onze.

Maria Teresa

Lucas a meublé l'Institut sinon d'antiquités, du moins avec des meubles de cachet. Sa fierté, le clou de sa collection : la grand-porte, amenée de Syrie par les princes maures il y a quatre cents ans pour leurs palais d'*Al Andalus*, et achetée à la veuve d'un antiquaire cordouan. Une porte à double battant, sculptée et renforcée de ferronneries, avec un cartouche en arabe sur le linteau – une formule de bienvenue, selon Lucas. Curieux anachronisme, cette porte se retrouve enchâssée entre deux colonnettes doriques en pierre rose surmontées d'un chapiteau. Dans le hall, face à la réception, une armoire de même origine. Le reste du mobilier mêle avec plus ou moins de bonheur les styles rustique, colonial, arabisant.

Gravissant l'escalier qui mène à la bibliothèque, la « gouvernante » de l'Institut vient à notre rencontre. Le titre désuet suggère une Nanny McPhee revêche aux lèvres pincées et corsetée de noir. Il n'en est rien. Maria Teresa Gonzáles est une belle plante *alcalaëña*, cheveu corbeau, prunelle veloutée et fossette moqueuse, qui vous fait la bise sans façon. Le bras droit de Lucas en son absence — l'artiste partage son temps entre Valence et Alcalá. C'est à elle qu'on s'adresse pour les problèmes d'intendance. Justement, le téléphone sonne, elle s'éclipse vers la réception, nous laissant à notre visite.

Mirador del Júcar

Le gîte rural *Mirador del Júcar* constitue la partie « hébergement » de l'Institut, la résidence à proprement parler. — « *J'avais demandé à la alcaldesa, la mairesse [Manolita Torres Monedero (PSOE)] si elle ne pourrait pas créer un gîte rural, pour le Centre. Elle m'a dit : « Pourquoi tu ne le ferais pas, toi ? »* » Les chambres offrent un confort que leur envieraient bien des gîtes ruraux : douche hydromassante, bureau, Wi-Fi, coffre-fort pour ordinateur portable... et vue sur le Júcar. Elles sont doubles, triples, quadruples – sur dix-sept, il n'y a que deux individuelles. Cela va dans l'esprit de convivialité du Centre et permet d'accueillir jusqu'à quarante-trois personnes à moindre prix. Dans leur dossier de candidature, la plupart des artistes se déclarent prêts à *partager*, à partager leur chambre. « *L'ambiance entre les résidents est extraordinaire* », note Lucas dans son journal, « *ils vivent en harmonie, au point qu'un Argentin dit qu'on ne va pas le croire, quand il racontera qu'il dort dans la même chambre qu'un Chilien !* » Ajoutons à cela des espaces communs à profusion : cuisine, terrasses, salons, le *mesón Sancho Panza* (restaurant), bibliothèque, salle informatique... et, pour une somme modique, une camionnette à disposition des résidents, *La Ramona*. Tout est prévu pour que les artistes se sentent bien. Au quotidien, c'est le rôle de Maria Teresa.

Bourses Unesco

Depuis son ouverture, le 1^{er} août 2006, l'Institut rural d'art des gorges du Júcar a accueilli trente-quatre artistes de vingt-et-un pays, pour une durée de quinze jours à six mois. — « *Nous sommes ouverts aux artistes de toutes nationalités, sans critère de sélection — qui sommes-nous pour juger de leur art ? Il suffit d'être un artiste, et d'éprouver le besoin de venir au Centre développer son projet artistique.* » À l'origine, l'Institut était prévu pour accueillir des sculpteurs, mais il s'est adapté à la demande. « *Nous avons beaucoup de demandes de peintres, mais aussi de photographes, écrivains, réalisateurs, scénaristes, journalistes... Nous avons même accueilli un compositeur !* » Priorité reste néanmoins donnée aux arts plastiques et visuels, sa vocation initiale, et aux artistes émergents. Pour l'instant, le public est en majorité hispanique et européen, mais ne compte encore aucun Français.

En plus de ces conditions d'admission libérales, la Fondation Karrvaz, qui administre l'Institut, canalise l'attribution de bourses. L'Institut rural de arte Hoz del Júcar est l'une des vingt-deux résidences d'artistes dans le monde auxquelles l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture accorde ses bourses Unesco-Aschberg. Entre les bourses de l'Unesco, les bourses Karrvaz et les autres, le budget annuel du Centre en la matière se monte à 300.000 €.

— « *Les artistes fixent eux-mêmes la durée de leur séjour. S'ils estiment avoir besoin de trois mois pour mener à bien leur projet, nous leur accordons une bourse de trois mois. Si c'est six mois, c'est six mois. Nous admettons même les « accompagnants », car nous estimons que la présence du conjoint peut contribuer au processus créatif. Nous leur accordons la même bourse.* » Le montant des bourses est plafonné à 50 % des frais de logement, mais prend en charge 90 % des dépenses liées à l'atelier. « *Il faut que l'artiste contribue de sa poche, sinon ça risque de se transformer en club de vacances.* » Avec une bourse, les frais oscillent entre 8 et 19 € par jour, selon la saison et la chambre, plus 1 € pour la liaison Internet par satellite, et 1 € d'assurance pour l'atelier. Moins qu'un hôtel ou gîte classique, même en Espagne.

Azulejos

— « *Le chemin qui descend en lacets, c'est l'ancienne chaussée romaine, par où passèrent les Rois Catholiques [Ferdinand II d'Aragon et Isabelle Ire de Castille] sur la route de Grenade [prise en 1492]. Pas parce que c'était le chemin le plus court, parce que c'était le plus sûr. Le marquis de Villena, à qui appartenaient ces terres, laissait libre passage aux chrétiens comme aux maures...* » Après la visite des chambres, nous voilà sur la terrasse du feu d'artifice. « *Plus bas, sur le chemin, il y a un ancien lavoir, en cours de restauration... Là, c'est une source. Nous l'avons détournée provisoirement, pour paver le bassin de mosaïque. Ce sera un cadre idéal pour des cours en plein air, l'été... Là, c'est le barbecue. Les azulejos [carreaux de faïence émaillée] viennent de la maison de Blasco Ibáñez, près de mon atelier de La Malvarrosa, à Valence. Ils faisaient des travaux, ils les jetaient... J'en ai mis là, dans la cuisine, et dans une demi-douzaine de chambres, au chevet... Cet arbre, là, c'est un amandier. J'aurais pu faire construire une chambre de plus, mais il aurait fallu le couper. On m'a dit que ce lichen jaune, sur le tronc et les branches, était signe de pureté de l'air... »*

Tu verras, il est intarissable, m'avait-on prévenu. Intarissable sur son projet : Alcalá, le Centre, les résidents, la sculpture... mais plutôt réservé sur lui-même. En tout cas, exempt de l'égoïsme qu'on pourrait attendre chez un artiste qui a prêté son nom à une fondation.

— « *Ici des fauteuils, les mêmes que tout à l'heure...* » Nous déambulons dans le petit jardin de sculptures du Centre, des sculptures Karrvaz. Un jardin couleur rouille au milieu des herbes jaunies. Lucas descend quelques marches pour redresser une de ses œuvres, renversée par le vent. Un ours, fait à partir d'un cadre de mobylette. Il remonte dare-dare en se frottant la main, il s'est fait piquer par une guêpe. « *Là, c'est une burette, faite à partir d'instruments*

de labour. Purement décorative, comme l'ours. Une sculpture n'a pas toujours besoin d'avoir un sens. Parfois une forme, une dynamique suffisent... Celles-là, je les ai faites à partir de houes. C'est un père qui traîne son fils aux champs. Le gamin ne veut pas suivre, il résiste. Les jeunes ne veulent plus travailler la terre... », se désole-t-il.

Samuel

— « *Je suis triste, je dois partir demain* », gémit Magdalena. Nous l'avons rejointe à la cuisine pour un *café solo*, un expresso, s'il vous plaît. « *Je m'en vais, je quitte le paradis...* » Elle repasse boucler ses sacs à Murcia, où elle vit depuis un an, clôt son compte en banque et direction Gdansk. « *Parce que c'est là que sont mes racines.* » L'été, assure-elle, l'air y est à 30°C et la Baltique, à 20°C. Elle compte y rester un an, le temps de retrouver les siens et de passer un diplôme d'interprète en espagnol – il faut bien vivre. Magdalena a 28 ans et la bougeotte. Auparavant, elle a passé un an en Colombie. C'est là, devant cette avalanche de couleurs, que lui est venue l'envie de peindre.

L'atelier de peinture s'étage sur deux niveaux, au-dessus de l'atelier de sculpture. Il baigne dans une lumière idéale. Tout au fond de la grande pièce, seul devant son chevalet, Samuel peint. Samuel Tete-Katchan a 32 ans, il est togolais, catholique et il vit au Ghana. Il commence à être connu, là-bas A un peu exposé avec l'Alliance française, on vient acheter ses toiles chez lui. Il a décoré des églises, une à Accra, la capitale, une autre à Téma, une troisième à Vogan, au Togo. Il cherche des galeries en Europe. Sa peinture explore un cubisme à l'africaine, avec de grands aplats de couleurs éteintes. Samuel parle français, anglais, mais pas espagnol. Alors pourquoi l'Institut Hoz del Júcar ? — « *Je voulais peindre une réinterprétation africaine des Meninas.* » *Les Ménines*, le chef-d'œuvre de Velázquez. Le modèle de mise en abyme, mettant en scène l'infante Marguerite, fille de Philippe IV, et ses demoiselles d'honneur, les « ménines ». Le tableau où le peintre vous suit des yeux, au Prado. Velázquez s'est lui-même représenté en train de peindre le couple royal, entouré de la petite princesse et de sa suite. « *Un tableau sur la famille* », résume Samuel. Comme Picasso avant lui et ses cinquante-huit réinterprétations, Samuel enchaîne les siennes. Elles sèchent au mur, s'empilent sur la table.

Magdalena se campe devant les femmes au parapluie de Samuel, dans un autre registre. — « *J'aime beaucoup celle-là.* » Elle, a pris ses quartiers dans le studio du bas. Ses toiles à elle, aux couleurs vives empruntent tantôt au cubisme, tantôt au fauvisme. *Cuentacuentos* évoque les conteurs des rues colombiens, qui s'installent le soir dans les parcs publics pour raconter des histoires. Parmi ses sources d'inspiration, on trouve pêle-mêle une *flamenca*, un pêcheur, Alcalá del Júcar... Ici, ça fuse, disent-ils, une toile tous les deux jours, voire une par jour. Samuel et Magdalena peignent à l'acrylique, la peinture sèche plus vite. À la demande, ils n'hésitent pas à puiser dans leurs tas de toiles et à les scotcher sans façon sur un carton, pour les exposer sur le chevalet. On sent la camaraderie, l'émulation. Magdalena évoque, morte de rire, cet artiste qui ne descendait jamais à Alcalá sans sa perruque afro, y compris pour la *novillada*, où nous l'avons retrouvé côté *sol*, côté soleil, avec les jeunes s'aspergeant de vin... — « *Tu verras, on va te manquer !* » lance-t-elle gouailleuse à Lucas. — « *Il y a une telle effervescence, une telle stimulation... chaque groupe croit être le meilleur* » soupire l'intéressé, un peu triste. « *Moi, j'essaie de rester en marge, de ne pas trop m'attacher...* »

LES QUATRE SAISONS DE KARRVAZ AU CASTILLO D'ALCALÁ

Le río Júcar est un axe de peuplement historique de La Manchuela. À l'époque d'*Al Andalus*, l'Espagne mauresque, les Maures vivaient dans des villages troglodytes, le long des gorges. Le *castillo* d'Alcalá a été bâti par les Almohades au XIII^e siècle, avec la forteresse voisine de Jorquera et les grottes fortifiées de Garadén et Cubas, afin de consolider leurs positions face à la poussée chrétienne. Reconquis par Alphonse VIII de Castille en 1211, il a été remanié au XV^e siècle par le marquis de Villena, Juan Pacheco. Ses vestiges se résument aujourd'hui à un donjon pentagonal à trois étages, flanqué d'une paire de tourelles rondes et de courtines crénelées, et relié à la *Peña* par un pont. Récemment restauré, le château est ouvert à la visite. Le gardien, El Sagasto, casquette vissée sur la tête et cigare au coin du bec, vous laisse entrer moyennant 1 €.

Sur le site, sont exposées en permanence des sculptures en fer de Lucas Karrvaz. On peut voir la série des *Quatre saisons* (2000), réalisées chacune en sa saison. *L'Automne*, une femme luttant contre le vent, vêtements en désordre, cheveux en bataille, parapluie retourné, au milieu des feuilles mortes. *L'Hiver*, un homme vêtu de pied en cap pour affronter les intempéries. *Le Printemps*, jeune fille rentrant de la campagne avec une corbeille débordant de fleurs. *L'Été*, un enfant faisant des châteaux de sable sur la plage. « *J'ai voulu représenter aussi les quatre saisons dans la vie d'un homme* », décrit le sculpteur : « *avec l'été l'enfance, avec le printemps l'adolescence, avec l'hiver l'âge mûr, avec l'automne le déclin...* »

On verra aussi *La Superwoman du XXI^e siècle*, une *executive woman* harnachée de son attaché-case, de son tailleur et de ses hauts talons. « *Elle reflète la contradiction de la femme d'aujourd'hui, qui descend dans la rue pour « s'accomplir », tout en reconnaissant qu'elle était bien mieux à la maison...* » *La Capea*, un torero défiant de la *muleta* un taureau arc-bouté. Et sous le berceau d'une fenêtre, un *Archer* (1978), arc bandé, prêt à clouer en plein élan un ennemi imaginaire. La plus poignante de ces sculptures de métal est *Désolation* (1999), réalisée après le passage de l'ouragan Mitch sur l'Amérique centrale. Elle représente un sauveteur tenant une fillette dans ses bras, dont on ignore si elle est encore en vie. Le visage du sauveteur est l'expression même du désespoir. « *J'ai sculpté cette œuvre pour récolter des fonds, elle a rapporté presque 150.000 €.* »